



CHATROULETTE (de **CHAT**, conversation électronique, et de **ROULETTE**, jeu de hasard) est un outil consistant à être mis en relation avec des internautes du monde entier. C'est une des modes internet du moment. *Le Tigre* a demandé à deux utilisateurs novices de raconter...

UNE NUIT SUR "CHATROULETTE"

PAR LISA VAPNÉ & MAXIME COURBAN

L'interface est sobre, pas très engageante, assez moche en somme. Degré zéro de la décoration. Apparemment nulle publicité ne clignote, à moins que notre navigateur rusé et son système anti-pub ne les aient fait disparaître. Si vous vous attendiez à trouver un peu du faste du casino dans cet univers-là, passez votre chemin. Sur la gauche de l'écran, deux fenêtres se superposent. La première, en bas, c'est *you*, vous quoi — enfin plutôt nous en l'occurrence, qui montre l'image transmise par la webcam, notre joli minois, notre meilleur profil, ou bien encore pour les besoins de l'expérience un gros plan sur un décolleté prometteur ou un torse musculeux. La seconde fenêtre, au-dessus, montre l'image choisie par l'interlocuteur — lui, c'est le *stranger*. À droite, une simple fenêtre, blanche et vide, où défilent les *Hi* et autres *Where r u* qui font office de salutations. Point besoin de préciser que sur *Chatroulette* les causeries sont en anglais, un anglais SMS où trois mots font trois lettres. Avant de s'embarquer, quelques révisions pourraient donc s'imposer.

Chatroulette se présente comme un jeu. Click *play* to start the game, nous annonce l'interface. Les premières minutes sont déconcertantes pour le néophyte : on s'engouffre dans un long couloir où en guise de galerie de portraits, c'est une succession de pénis qui attend le chatroulleteur ; une litanie d'hommes en train de se masturber ou d'exposer leur sexe en toute simplicité. Mais ces messieurs manient aussi bien la veuve poignet que la touche « suivant » et leur plaisir solitaire se passera de nous.

Des visages assés défilent, de jeunes Américains prépubères tout droit sortis des films de Larry Clark, des adolescentes britanniques qui ne déplairaient pas à Ken Loach, sans oublier des Asiatiques, des hommes jeunes et insomniaques pour la plupart. Les désœuvrés du jour remplacent probablement les insomniaques de la nuit.

Souvent le *stranger* ne souhaite pas converser et nous laisse tout juste le temps de voir son regard passer de l'écran au clavier, où d'une simple pression sur la fatidique touche *F9*, celle qui permet d'éliminer l'inopportun, il nous remplacera par un autre. La fenêtre de *chat* précise :

Your partner disconnected. Press 'next' to find a new person! Au suivant ! Alors, *Chatroulette* peut avoir des airs d'entretiens d'embauche ou de *speed-dating* — seule la première impression compte — à savoir les quelques secondes qui déterminent si votre tête plaît ou non au *stranger*, et vice versa.

Après quelques minutes et un défillement toujours plus hétéroclite de visages — cinq hommes plutôt jeunes dont un grisé, trois couples, un adolescent, deux femmes buvant de la bière et mangeant des chips, ce qui nous donne l'impression qu'elles regardent *Chatroulette* comme une télévision trônant en bonne place dans le salon, une chaîne de télévision qu'elles zaperaient vite — nous discutons par clavier interposé avec notre premier inconnu. Nous ne sommes pas au comptoir d'un café mais on entend (parfois) sa voix ou le bruit environnant ; et le propos, badin, n'est pas non plus désagréable. Appelons-le John. Puisqu'il est de Boston. Quoique sa mère soit française et qu'il « parle » plutôt bien français : *« J'ai parfois des erreurs mais je pense me débrouiller. »*

Alors, la conversation se fait à la fois en anglais et en français. Nous apprenons qu'il étudie dans une *business school* et aime la littérature française. *« J'ai beaucoup de votre littérature »,* dit-il et de préciser qu'il lit *« du Hugo, Zola »*. En anglais. Et apprécie John Fante. Ce qui nous fait un point commun. Il citera *Le Vin de la jeunesse*. Nous apprenons encore qu'il se sera bientôt à Bordeaux pour rendre visite à sa famille, mais que pour le moment il doit travailler et donc quitter *Chatroulette*, et il ajoute : *« Je pense que ce n'est pas un good plan for date. »* Nous le voyons se retourner, prendre sur le bureau des pochettes cartonnées qu'il ouvre avant de taper son dernier message : *« I gotta work dude so good life and keep strong :) »* (*« J'ai du boulot mon pote, alors bonne vie et sois fort. »*) Quant aux raisons qui l'amènent à fréquenter ce site depuis quelques mois, elles resteront énigmatiques : *« I'm like all the people, you can say that a wasp like me don't research nothing! »* (*« Je suis comme tout le monde, tu peux dire qu'un Wasp comme moi ne cherche rien! »*)

Retour à la roulette en quête d'un nouveau correspondant. Se succèdent un homme endormi. *F9*. Deux

hommes hilares qui saluent de la main avant de disparaître aussitôt. *F9*. Une masturbation masculine, *F9*. Le récurrent et désormais cultissime (au moins jusqu'à demain) : *« Show me your tits »* (*« Montre-moi tes tétons »*) — qui est aussi, accessoirement, le titre d'une vieille chanson d'Anvil, un groupe de hard-rock canadien. On interroge, en anglais : *« Vous en avez vu beaucoup? »* **STRANGER** : *« Aucune aujourd'hui! You: Mauvais jour? STRANGER: 5 hier! 5 paires! »* On lui dit au revoir en lui souhaitant des jours meilleurs.

Un nouveau lien s'établit. Cette fois la conversation se fera en partie à haute voix. Parce qu'en plus de l'image, *Chatroulette* permet de parler véritablement avec nos interlocuteurs — bien que notre pratique nous porte à croire que le chasseur, habitué aux messageries instantanées privées (la plus courue étant msn) ou aléatoires (omegle.com par exemple), préfère son clavier. Il est vrai qu'il est plus facile de lire l'anglais, même approximatif, que de le comprendre parfois. L'écrit aplatit les accents. Notre nouveau *stranger*, dont la caméra ne montre qu'un carré noir, parle quand nous tapons sur le clavier nos réponses. Malheureusement, nous comprenons mal son anglais à l'accent japonais trop prononcé et la conversation ne durera qu'une poignée de minutes. Le temps de trouver un nouveau partenaire défilèrent encore quelques visages, masculins pour la plupart, mais aussi des dessins, des figurines, et quelques fakes montrant des scènes de films ou des images retouchées par quelques geeks plus ou moins bien inspirés.

Notre partenaire suivant est un homme d'une soixantaine d'années. Berlinois. Nous échangeons d'abord en anglais puis déroulons des banalités avec son français aussi rudimentaire que notre allemand peut l'être. Sur *Chatroulette* comme ailleurs, le temps qu'il fait arrive au premier rang des banalités. Il apprend donc comment s'écrire « neige » : *« Das wort ist nége in Französisch, genau? Für die Schnee. Snow »* — quand nous apprenons qu'il fait 0°C ce soir-là à Berlin. Avant de partir se préparer à dîner, il raconte avoir chatté il y a une dizaine d'années de cela avec un Américain ; à l'époque, dit-il, *« c'était quelque chose de spécial, aujourd'hui c'est tout à fait anodin »*.

Ses propos marquent une forme de stupefaction face à la vitesse à laquelle ces nouvelles pratiques se répandent et semblent aujourd'hui évidentes voire banales.

Notre vis-à-vis est maintenant une jeune Taïwanaise, 28 ans et noctambule (trois heures du matin de son côté de la planète), qui découvre l'existence du site via la télévision. Elle joue un jeu de charme sympathique, précise que depuis sa découverte de la roulette elle n'a jamais passé autant de temps avec un *stranger* : *« You are my chat time longest person. »* Ce qui ici n'est pas la moitié d'un compliment. Nous parlons surtout cinéma — cinéma taïwanais et asiatique. Une incompréhension liée à l'un des films que nous citons, *Beijing Bicycle*, dont le réalisateur n'est pas taïwanais comme nous le croyions mais chinois, lui fait taper : *「 我不是北京人我是台灣人 」。* Ce qui, d'après un traducteur automatique signifie : *« Je ne suis pas chinois je suis taïwanais oh! »* Le sujet est sensible, c'est évident — restons-en donc au cinéma et à ses insomnies avant de nous quitter... Ce soir-là, d'autres Asiatiques discuteront avec nous. Dont Xu Zhen, un étudiant de Xiamen, qui sur la fin de la conversation proposera d'échanger nos adresses emails afin de correspondre parce qu'il *« aimerait en savoir un peu plus sur la France »*. Pourquoi pas ? À ce jour, l'affaire est restée sans lendemain. Enfin, nous passons un long moment avec un autre Taïwanais qui buvait au petit matin d'une nuit sans sommeil — il était déjà sept heures chez lui — du Taïwan Mountain Tea. Un thé qui, dit-il, *« ressemble un peu au Oolong »*. Il est probablement le contact le plus agréable et de cette drôle que nous eûmes lors de cette expérience. Il accueillait chacun de nos écrits par un charmant sourire qui devint vite familier. Nous parlions de Taïwan reconnue comme État indépendant par seulement vingt-cinq pays disait-il, mais aussi du gouvernement chinois qu'il déteste (*« I hate china actually, not the ppl [people] but the government »*), bien que d'après ses dires, près de la moitié de ses concitoyens désire la nationalité chinoise afin de faire des affaires : *« half [half] of taiwanese want to be chinese to make money in china. »* Nous parlions également un peu de la France. Il connaissait

notre président et son épouse, nous ignorions tout du sien. *« Stupid »,* dit-il — son président —, et *« à la botte de la Chine »*, avons-nous retenu. Puis, encore, le cinéma vint à notre rescousse. Hourra ! Ang Lee était taïwanais. Nous pouvions lui montrer notre beau dvd de *Tigre et Dragon* et nous émerveillâmes d'avoir quelques notions de cinéma taïwanais. Il nous faisait une petite démonstration de maniement du sabre (un jouet) et approchait de sa caméra un portrait du sacrosaint Bruce Lee. Nous étions tout émus de partager une idole. Rapidement, nous nous enquîmes du sommeil de notre nouvel et (malheureusement) éphémère ami. Il nous rassura nous précisant qu'il ne travaillait pas le lendemain en raison des festivités liées à la nouvelle année. Nous nous mîmes à comparer la célébration du nouvel an à Taïwan et à Paris. On se souhaita une joyeuse année du Tigre — même si, à notre grande déception, il nous annonça qu'à Taïwan on préférait celle du Dragon. Après une grosse demi-heure, ce qui à l'échelle de *Chatroulette* est déjà bien long, nous nous quittions heureux du moment passé et déjà presque nostalgiques.

Chatroulette propose donc de faire communiquer — ou du moins de mettre en relation — de parfaits étrangers. Le *you* et le *stranger* se transforment rarement en Marie, John ou Hans, car nul n'ose ou ne ressent le besoin de demander ou révéler son prénom à l'autre. *Chatroulette* est donc un espace non-identifié qui vit sous un régime bien particulier : celui de l'anonymat à visage découvert. À notre grande surprise, on peut y passer de bons moments entre confidences légères, découvertes et parcelles de territoires inconnus et petit cours d'anglais *XXI* siècle. Mais si vous souhaitez nouer une correspondance postale avec de parfaits inconnus aux quatre coins du globe, vous pouvez tout aussi bien vous inscrire au Club de correspondance internationale (<http://www.ippenfriends.com>) qui, depuis des dizaines d'années, procure à n'en pas douter les mêmes plaisirs que *Chatroulette* — à l'exception notable de vous donner le loisir d'observer l'anatomie d'une partie de vos contemporains.

AFRICAINA QUEEN

UN FEUILLETON DE SYLVAIN PRUDHOMME
SUR LES SALONS DE COIFFURE DU QUARTIER CHÂTEAU D'EAU, À PARIS — épisode 3.

épisodes précédents : rencontre avec Baba, coiffeur des stars. Son salon, célèbre jusqu'à Abidjan. L'évolution du quartier depuis vingt-cinq ans. Les zones invisibles délimitées par les rabatteurs. Leurs techniques d'approche. L'un d'eux au travail.

En entrant chez le chocolatier Tholoniat, aujourd'hui cerné de salons de coiffure africains, je m'attends à tomber sur un homme usé. Je sais qu'il prend sa retraite à la fin du mois. Il me semble déjà l'entendre : lassitude d'un quartier dégradé, amertume d'un départ forcé après des décennies de loyaux services. Tout faux ! À l'écoute de mes questions, le chocolatier sourit. Personne ne le pousse vers la retraite. Il abandonne une affaire prospère, pour profiter des belles années qui lui restent. Quant aux rabatteurs des salons qui traquent le client jusque devant sa porte, il rit de bon cœur : *« Évidemment qu'on les connaît ! On les voit tous les jours, ce sont des copains ! »* Adorables, serviables, gentils garçons ; il parle d'eux avec une affection presque paternelle : *« Quand je dois m'absenter et laisser ma femme seule dans la boutique, je les prévient. S'il arrive quoi que ce soit, je sais qu'ils sont là. La meilleure des polices, c'est eux ! »*

en parle : *« La dernière fois, le patron d'un des salons leur a dit franchement : "D'accord certains employés n'ont pas de papiers. Mais ça leur permet de vivre, et tant qu'ils ont ce travail, ils ne font rien de grave. Vous préférez quoi : un peu de travail au noir ou du trafic de drogue ?" »* Le chocolatier est aux premières loges des descentes de l'inspection du travail, souvent spectaculaires — jusqu'à cent agents à la fois, raconte-t-il. Déploiements qui accablent le plus souvent de bérézinas comiques : *« Il y a quelques mois, ils ont voulu frapper un grand coup. Ils se sont postés devant l'entrée des salons et ils ont dit : "Personne ne bouge ! Les clients sortent, les employés restent." Évidemment tout le monde est sorti. »* Un dimanche plus récent, les Tholoniat déjeunèrent paisiblement dans l'arrière-cour lorsqu'une longue file d'hommes et de femmes est passée en catimini, clients et personnel d'un salon voisin resté secrètement ouvert malgré son rideau baissé, repos dominical oblige. *« Dix minutes plus tard, des agents*

son arrivés. Ils ont demandé si on avait vu passer quelqu'un, et s'il y avait une sortie par l'arrière. On leur a dit en rigolant que oui... et qu'ils pouvaient laisser tomber, parce qu'ils avaient dix bonnes minutes de retard ! »

Tous les commerçants ne partagent malheureusement pas la bonne humeur du vieil artisan. Si les salons se sont multipliés, c'est qu'au fil des années les autres commerces ont fui, préférant migrer vers des quartiers moins bruyants. *« Rien qu'ici, sur ce bout de rue, il y avait à l'époque deux papeteries, une pharmacie, un tailleur, deux coiffeurs français, sans parler des immortelles pompes funèbres qui sont toujours là. »* Au jeu des coiffeurs africains contre le reste du monde, les coiffeurs mènent aujourd'hui 12 à 2 sur ce bout de rue. Dans quinze jours ce sera 13 à 1 : Tholoniat a eu beau se démenner pour revendre son fonds de commerce à un jeune pâtisseries, aucun n'en a voulu. *« J'en connaissais pourtant de très bons, bourrés de talent. Mais le quartier*

fait peur. » Finalement c'est bien un salon africain qui ouvrira. Le chocolatier se souvient de l'apparition du tout premier, il y a vingt-cinq ans, près de la porte Saint-Denis, à côté d'un restaurant de coquillages huppé. *« À l'époque ça avait fait beaucoup de bruit. Les gens râlaient, ouïoui ! Puis un autre a ouvert juste là, près du métro Château d'eau. »* Il s'est rapidement mis à marcher très fort et d'autres ont ouvert, toujours plus nombreux. *« D'ailleurs moi aussi je me fais coiffer par une Africaine, souffle soudain le chocolatier, un brin gourmand. Pas exactement une Africaine, une Antillaise, mais tout de même, c'est amusant, non ? »* Je lui demande si ça ne lui donne pas envie d'aller en Afrique, maintenant qu'il va avoir du temps. Il sourit : *« Sincèrement, je ne crois pas... »* Quelques secondes passent. *« Remarque, pourquoi pas, après tout. Ce qui est sûr, c'est que je serai bien accueilli. Ils me l'ont dit des dizaines de fois ! »*

La file d'attente s'est allongée à la caisse, mon hôte doit retourner

prêter main forte à son frère. Je ressors. Sur le trottoir d'en face, une jolie fille attend devant l'entrée de Rayan Coiffure : Fabienne, venue exprès de Lyon se faire coiffer. Bingo, me dis-je. Elle ne voudrait pas aller prendre un verre pour me raconter tout ça, Château d'eau, ses coiffures préférées, les tissages, les tresses ? Elle me regarde de travers, probablement déroutée par cette technique de drague non répertoriée. *« Rien que ça »,* dis-je en montrant les fines tresses qui dessinent à ras de son crâne de splendes parallèles enveloppantes. *« Rien que cette coiffure superbe, vous ne voudriez pas m'expliquer comment c'est fait ? »* Elle ouvre de grands yeux qui me font douter. *« C'est bien terminé, là, non ? »* Regard consterné, cette fois. *« Ça ? »* répond-elle en montrant le haut de sa tête. *« C'est la ronde. C'est ce qui sert à poser les mèches. »* J'encaisse. Ma gaffe a du bon : Fabienne sourit. *« Je vais vous expliquer, venez. De toute façon Paulette est prise, il faut que j'attende. »* — à suivre...